

# Le retour d'Andreas Gursky à Montparnasse

Le photographe expose une nouvelle version de son œuvre, réalisée en 1993, représentant un bâtiment parisien

## PHOTOGRAPHIE

**V**ous ne verrez jamais l'immeuble d'habitation Maine-Montparnasse, à Paris, comme le photographe allemand Andreas Gursky vous le montre, c'est-à-dire d'un seul tenant. Dans *Montparnasse II*, image de 5 mètres de long réalisée en 2025, la barre construite entre 1959 et 1966 s'impose, monumentale, avec ses 750 logements et ses 1122 fenêtres – «on les a comptées», dit en souriant le photographe rencontré à Paris pour son passage à la galerie Gagosian, où il expose quatre images.

Dans la réalité, ce point de vue est impossible, à cause des bâtiments qui encombrant la perspective. Pour obtenir cette vision impressionnante qui met en valeur le geste radical de l'architecte Dubuisson, Andreas Gursky a créé une image composite : «J'ai photographié depuis cinq points de vue différents, sur une période de trois jours», explique-t-il, avant de passer plusieurs mois à recomposer l'image sur ordinateur. Il a aussi supprimé les détails importants et choisi les images où les rideaux étaient ouverts, donnant à voir l'intérieur des appartements.

### Star des musées et du marché

Andreas Gursky avait déjà réalisé une première version de l'image en 1993, jetant alors un pavé dans la mare : l'artiste formé par les photographes Bernd et Hilla Becher, apôtres de la frontalité documentaire, osait s'écarter des canons de la photographie pour modifier numériquement son image, revendiquant de choisir les éléments de la réalité pour les recomposer à sa guise.

Vingt ans plus tard, avec les progrès du numérique et l'arrivée de l'intelligence artificielle, le débat sur la manipulation des images par les artistes semble avoir vécu. Le photographe est aujourd'hui l'une des grandes stars des musées et du marché avec ses images spectaculaires, infiniment détaillées, dont beaucoup décrivent les effets de la mondialisation : la consommation de masse (entrepôts Amazon), la mutation du travail (usines de Bangkok), l'indus-



«Paris, Montparnasse II» (2025), d'Andreas Gursky, à la galerie Gagosian, à Paris. THOMAS LANNES/ANDREAS GURSKY/ADAGP, PARIS, 2025

**«J'ai photographié depuis cinq points de vue différents, sur une période de trois jours»**

ANDREAS GURSKY

trie du divertissement (mégacconcerts, courses automobiles)...

«Ce qui m'intéresse, c'est d'avoir des images qui fonctionnent, dit-il. Sans la technologie numérique, je ne pourrais pas les faire. Quand j'étais étudiant, je voyageais à la recherche d'un paysage, et je passais des jours sans rien trouver de satisfaisant. Aujourd'hui je peux

entendre parler de quelque chose, voir dans le journal une image qui m'intéresse, faire des recherches, et aller sur place. Sans être dépendant du hasard.»

Pour autant, l'artiste revendique toujours son ancrage dans la photographie. «En allemand il y a le mot *wahraft*, quand ce n'est pas réel mais que ça semble l'être. J'y suis attaché. Il y a quinze ans, j'ai été influencé par le monde de l'art, par mes amis sculpteurs et peintres, et j'ai un peu perdu de vue le champ de la photographie. Mais j'ai pris conscience que c'était dangereux. C'est le capital avec lequel je travaille, et je ne veux pas le perdre.»

Pourquoi revenir à Montparnasse, vingt-deux ans plus tard ? Depuis quelques années, le photographe entend de revisiter ses œuvres anciennes : sa photo du Rhin, *Rhein II*, image quasi abstraite, restée longtemps la plus

chère du monde, a une nouvelle version où l'herbe verte des rives est devenue jaune sous l'effet du réchauffement climatique. «C'est la réalité qui a modifié la photographie, dit-il. J'ai eu envie de revenir à certains endroits pour voir comment le temps s'inscrivait dans l'image.» Il a ainsi rephotographié, trente et un ans plus tard, le glacier d'Aletsch en Suisse, confronté à une fonte inexorable.

Dans la galerie Gagosian, deux de ses images traitent aussi du passage du temps mais de façon moins directe : en écho à *Gas Cooker* (1980), photo en argentique de la gazinière qu'il utilisait quand il était étudiant, il a photographié en numérique sa plaque de cuisson électrique actuelle, pour réaliser *Electric Cooker*, aux allures de vaisseau spatial. Un diptyque qui dit autant l'évolution des appareils électroménagers, des sour-

ces d'énergie, que son changement de statut à lui, de débutant à superstar de la photographie.

Pour *Montparnasse II*, la nouvelle image très détaillée raconte les progrès technologiques, avec des appareils photo capables désormais de voir bien mieux que l'œil humain. «L'image est si nette, on voit vraiment énormément de détails dans les appartements des gens, le matériel des artistes qui habitent là, les chambres d'enfant...»

Comme en 1993, l'artiste va mener des entretiens avec les habitants de l'immeuble pour voir qui vit dans ce grand ensemble qui a longtemps abrité des intellectuels et militants de gauche. Car au-delà de l'architecture, sujet qui a toujours fasciné Andreas Gursky, c'est le caractère symbolique de l'endroit qui l'a attiré. «C'est un bâtiment, mais pour moi c'est surtout un microcosme, une allégorie de la

**A 70 ans, l'artiste se préoccupe du temps qui passe et des traces qu'on laisse derrière soi**

vie. La chose la plus intéressante, dans cette image, c'est qu'on peut voir à l'intérieur. Et c'est fou comme chaque fenêtre est différente. Chaque individu est différent, chacun a des goûts et des objets propres.»

Par la suite, le photographe envisage de revisiter une autre image célèbre, *99 Cent*, prise à Los Angeles en 1999 dans un magasin de «bonnes affaires», symbole d'un monde de surabondance. «Ce magasin n'existe plus, mais je pourrais photographier les rayons vides», raconte-t-il...

A 70 ans, l'artiste se préoccupe du temps qui passe et des traces qu'on laisse derrière soi. Il a décidé de transformer son immense atelier de Dusseldorf (Allemagne), doté d'un grand jardin, en un musée public qui accueillera entre autres sa collection. Et il a passé les dernières années, avec deux autres artistes, à trouver les fonds pour créer l'Institut allemand pour la photographie, le DFL, lieu consacré au médium, à sa conservation et à sa restauration, qui sera ouvert aux artistes, aux chercheurs et au public.

«Comment conserver les photographies, comment les réparer ?», interroge-t-il. Les musées ne savent pas, les galeries non plus. L'idée est de rassembler tout le savoir sur ces questions. Car la photo, dit-il, est un art dépendant de la technologie, du support, du matériel. «On a peu de visibilité sur la conservation des images en couleur. Et moi par exemple, j'imprime mes photos sur du papier de 5 mètres de long sur 2,5 mètres, explique-t-il. Seules deux entreprises sont capables de le faire au monde. Si elles arrêtent, je ne peux plus travailler.»

CLAIRE GUILLOT

Galerie Gagosian, Paris 1<sup>er</sup>.  
Jusqu'au 30 août.